

a envahi la Mandchourie. La Chine, un membre de la Société des Nations, en appela à ce corps, qui nomma un comité d'experts. Il s'écoula deux ans avant la présentation du rapport du comité, dans lequel on réprimandait légèrement le Japon, et ce dernier se retira alors de la Société. En 1935 l'Abyssinie était envahie, et des sanctions furent appliquées à l'Italie. Nous récoltons ce que nous avons semé. Si j'avais quelque chose à y voir, j'enlèverais le mot "sanctions" du nouvel accord, car à mon avis les sanctions ne sont qu'une source d'aggravation et d'irritation. En relations internationales il vous faut agir pour de bon ou pas du tout. Si vous appliquez des sanctions dans le domaine du vêtement et autres choses de ce genre, mais non pas dans le cas de l'essence qui permet à l'agresseur de faire la guerre, vous ne faites qu'irriter l'agresseur et qu'aggraver votre situation.

En 1935 il y avait un homme qui se tenait à l'écart, surveillant ce que les nations pacifiques feraient pour arrêter l'Italie. Qu'est-il arrivé en 1936? Cet homme, le plus grand ennemi de l'humanité que le monde ait connu, envahissait et occupait la Rhénanie. En juillet de la même année, la guerre civile éclata en Espagne. Je lisais l'autre jour que, d'après le capitaine Liddell Hart, la deuxième Grande Guerre mondiale a commencé en juillet 1936. En 1937, ce fut la guerre entre le Japon et la Chine. Que nous rappelons-nous au sujet de cette guerre? Cependant, nous ne nous sommes pas opposés à l'envoi au Japon de ferraille et d'autres matériaux qui sont utiles dans la poursuite de la guerre. Nous savons aussi que, l'année suivante, la route de Birmanie a été fermée. En 1938 se fit l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne. Les événements se succédèrent ensuite avec plus de rapidité. Durant la même année se place le partage de la Tchécoslovaquie et, l'année suivante, en 1939, la deuxième Guerre Mondiale.

Il serait injuste et oiseux de se perdre en récriminations au sujet de ces événements, mais le moment est bien choisi pour chacun de nous de descendre au fond de notre être et de nous demander: "Quelle a été mon attitude alors? Dans quelle mesure, par ma voix, par mon influence ou par tout autre moyen à ma disposition, ai-je cherché à faire quelque chose pour amener une situation différente?" Ceux qui peuvent donner une réponse favorable à ces questions sont bien peu nombreux. Ceux qui l'ont fait le sont moins encore. Il y a pourtant un homme qui l'a fait; en réalité, il y en a deux. Anthony Eden a démissionné du gouverne-

ment britannique. Churchill, de 1932 à 1938, a prononcé de nombreux discours disant à son pays et au monde entier que l'Allemagne se réarmait et que la guerre était imminente. Son fils a réuni et publié ces discours sous le titre de *Arms and the Covenant*. J'ai le livre sous les yeux et j'en recommande la lecture à tous les honorables sénateurs, de même qu'à tous les membres de notre délégation. Si le temps ne passait pas si vite, j'aimerais vous en lire une couple de pages; mais je ne le ferai pas. Churchill a bel et bien averti le monde de la menace de la guerre, mais on n'a pas su en tenir compte.

Une VOIX: C'est exact.

L'honorable M. FARRIS: Aujourd'hui, convaincus par la force de la réalité, nous savons que pendant plus de deux ans, le monde, y compris le Canada, a été la victime d'un état de pacifisme, lequel est un illogique désir de paix qui empêche les hommes de voir les réalités et les porte à croire que ce qu'ils ne voient pas n'est pas dangereux. Voilà une caractéristique qui est commune au pacifiste et à l'autruche. Aux heures de danger, l'autruche s'enfouit la tête dans le sable; le pacifiste, lui, se cache la tête sous les couvertures. Tout ce que nous avons enduré de la dernière guerre à 1939 nous a fait comprendre de grandes vérités que nous ferions bien de ne pas oublier, peu importe que nous réussissions à en convaincre nos enfants. Il est incontestable qu'un trop grand désir de paix va à l'encontre de ses propres intentions. La paix à tout prix veut dire pas de paix du tout. Reportant nos regards en arrière, nous pouvons voir clairement que nous n'avons pas réussi à gagner la paix, parce que les gens voulaient tellement la paix qu'ils n'étaient pas même prêts à risquer la paix elle-même pour s'en assurer la possession. Nous désirions alors tellement la paix que nous avons refusé d'affronter les dangers qui nous menaçaient ou de voir la menace grandissante de nos ennemis se réarmant et se rangeant en bataille autour de nous. Je dis donc,—et je pense que la chose s'impose quand nous abordons l'étude de cette question,—que nous devrions nous rendre compte que les mêmes réactions peuvent se faire sentir à la fin du présent conflit; que le désir de paix peut bien être encore une fois tellement grand qu'il fasse échouer tous les moyens d'y arriver. Si nous avons la paix, ce ne sera pas parce que nous serons doux, indulgents et résignés, mais bien parce que les nations pacifiques, et nous en sommes une, seront pratiques, réalistes et fortes. Mes paroles s'appuient sur une haute autorité: "Car celui qui